

## Chapitre 15

# Agriculture des Mvae du sud Cameroun littoral forestier : Étude dynamique des composantes de l'agro-écosystème et des plantes cultivées alimentaires

Edmond Dounias

ORSTOM, Laboratoire d'Écologie Générale,  
Muséum National d'Histoire Naturelle, 4 Avenue du Petit Château, 91800 Brunoy, France.

### Résumé

*Nous présentons dans ses grandes lignes la stratégie agricole des Mvae de la forêt littorale du sud-Cameroun, en privilégiant l'approche paysagiste de l'agro-écosystème. Partant de l'espace tel que les Mvae le perçoivent et l'ordonnent, notamment à partir de la dichotomie fondamentale forêt-village, nous analysons les différentes unités culturelles d'un système de production diversifié, qui allie la pratique de l'essartage extensif, la constitution de parcelles de monocultures semi-intensives, et l'entretien d'un jardin-verger permanent attaché à l'habitat. Notre démarche d'étude du système de production Mvae a consisté à combiner trois approches complémentaires : (1) une approche écosystémique : comparaison des Mvae du littoral et des Mvae résidant dans le vieux bassin cacaoyer du centre-sud ; (2) une approche interethnique : les Mvae du littoral et leurs voisins pêcheurs côtiers Yasa et Pygmées Kola ; (3) une approche diachronique, en renvoyant aux travaux du début du siècle de l'explorateur Günter Tessmann. Nous illustrons l'intérêt de cette démarche combinée par une analyse comparative des inventaires de plantes cultivées alimentaires, et montrons que ces inventaires fournissent une première esquisse pertinente des stratégies agricoles différentielles et de l'influence de l'environnement biologique, social, culturel sur l'orientation de ces stratégies.*

### Agricultural production in the Campo region

*We present in broad lines the agricultural strategy of the Mvae people of the littoral forest of Southern Cameroon, with emphasis on the landscape of the agro-ecosystem. Looking at space as conceived and organized by the Mvae people, particularly at the fundamental forest/village dycotomy, we are analysing the various agricultural units of a diversified production system which englobes extensive clearing of the farm, constituting semi-intensive monoculture portions and maintaining a fruit tree garden permanently attached to the habitat. Our approach in studying the Mvae production system consisted in combining three complementary methods: (1) an ecosystemic method: comparing the Mvae people of the littoral to those living in the old cocoa basin of the Centre-South; (2) an interethnic method: comparing the Mvae of the littoral to their neighbours, the Yasa, who are fishermen of the coast and the Kola Pygmies; (3) a diachronic method, which takes us back to the works of the explorer Günter Tessmann at the beginning of the century. We illustrate the interest of this combined approach by a comparative analysis of inventories of cultivated food crops, and show that these inventories provide a first pertinent outline of differential agricultural strategies and of the influence of the biological, social, and cultural environment on the orientation of these strategies.*

## Introduction

Nous nous proposons d'analyser les caractéristiques majeures de l'agriculture des Mvae, une des ethnies forestières du sud Cameroun littoral étudiées dans le cadre du programme pluridisciplinaire « Anthropologie alimentaire des populations camerounaises »<sup>(1)</sup>. La société mvae est dotée d'une économie d'autosubsistance axée principalement sur l'agriculture sur brûlis et le piégeage, puis secondairement sur d'autres formes de chasse, de pêche et de collecte. Pour mener à bien cette présentation, nous privilégierons deux démarches complémentaires.

La première démarche consistera à entreprendre une lecture « paysagiste » de l'agroécosystème des Mvae. Pour étudier l'agencement des composantes spatiales de cet agroécosystème, nous avons adopté une approche relevant de l'ethnoscience, qui consiste à appréhender la manière dont la société mvae perçoit elle-même le milieu qu'elle exploite (Scheps, 1993). Cette approche est mieux à même de restituer les relations réciproques qu'une société entretient avec son environnement naturel.

La seconde démarche consistera à soumettre l'inventaire des plantes alimentaires cultivées par les Mvae, à la lecture de trois référentiels complémentaires : un référentiel diachronique, un référentiel interethnique et un référentiel écosystémique. Cette lecture différentielle nous permettra de faire émerger les particularités de l'agriculture mvae contemporaine.

Sans nous attarder sur les aspects quantitatifs de la production agricole (Dounias, 1993), nous souhaiterions ainsi privilégier l'attitude d'une population forestière vis à vis des contraintes de son environnement biologique et socio-culturel, à partir de la composante dominante de son économie : l'agriculture itinérante sur brûlis.

## Objet et méthode d'étude

Les Mvae sont des Bantu rattachés linguistiquement au groupe *bə t i - f a ŋ* (A75 selon la classification de Guthrie 1967-70) et appartiennent donc au vaste ensemble culturel des Pa-

houins. À partir des anciennes estimations de Dugast (1949), et compte-tenu du faible taux de croissance démographique affectant ce secteur forestier (Potin, 1992), l'effectif actuel des Mvae avoisine les 9 000 personnes, dont plus de 7 000 résident en forêt du sud Cameroun. Le reste de la population est disséminé en Guinée Équatoriale et au Gabon. Au terme des migrations qui ont concerné l'ensemble du peuplement pahouin (Alexandre, 1965), l'ethnie Mvae s'est disloquée, jusqu'à former trois aires de peuplement en territoire camerounais :

- une population de 2 500 personnes formant la fraction majoritaire du peuplement de l'arrondissement de Campo ;
- une population de 4 000 personnes, se trouvant en effectif minoritaire dans l'arrondissement d'Ambam ;
- une population de 1 300 personnes, occupant la zone médiane de la boucle du Ntem. Pour des motifs d'accessibilité routière, de découpage administratif, de climat, de phytogéographie et de voisinage culturel, nous avons rapproché cette dernière communauté de celle de l'arrondissement d'Ambam, bien que les clans qui la composent l'apparentent plutôt à celle du littoral.

Ce contexte géographique était propice à une analyse dynamique de l'économie des Mvae, d'une manière qui prenne en compte les impacts relatifs des différents environnements biologiques et culturels sur l'évolution de l'économie de subsistance. Nous avons ainsi entrepris d'analyser le **système de production des Mvae contemporains de forêt littorale** sous l'angle de trois référentiels complémentaires (Dounias, 1993). Nous définissons le système de production dans son acception la plus large, comme la combinaison des ressources productives mises en oeuvre par la communauté. Il inclut donc d'une part, l'agrosystème composé des ressour-

<sup>(1)</sup> Nous renvoyons aux articles de Bahuchet, Bouly, Froment, Garine, Joiris, Koppert, Loung, Ngima et Pasquet, figurant dans le présent ouvrage.

ces produites sur le milieu, et d'autre part, les activités de prélèvement des ressources sur le milieu, que sont la chasse, la pêche et la collecte.

Le premier référentiel est d'ordre **diachronique**. Nous nous sommes référés à des descriptions anciennes de l'économie mvae, et les avons confrontées à nos observations contemporaines. Bien que peu d'écrits traitent spécifiquement de l'ethnie Mvae, nous disposons sur cette région des travaux de Günter Tessmann (1884-1969), dont l'ouvrage majeur — « die Pangwe » (1913) — est une monographie détaillée résultant des expéditions de l'explorateur-anthropologue, entre 1904 et 1909.

Le second référentiel est **synchronique** et **interethnique**. Nous avons comparé la stratégie d'accès aux ressources des Mvae de la réserve de Campo, avec celles retenues par deux autres sociétés occupant la même région, les pêcheurs-agriculteurs côtiers Yasa et les chasseurs-collecteurs sédentarisés Kola. Y a-t-il convergence des stratégies malgré l'origine culturelle discrète (ce qui tendrait à prouver une forte contrainte du milieu) ou au contraire y a-t-il diver-

gence des stratégies malgré l'environnement commun (ce qui argumenterait en faveur d'un libre arbitre culturel peu inféodé au milieu) ? Par cette comparaison, nous avons voulu faire émerger les spécificités de la stratégie mvae, par rapport à d'autres sociétés soumises aux mêmes contraintes environnementales.

Le troisième référentiel, est **synchronique** et **écosystémique**. Nous avons analysé la stratégie de production d'une même société, les Mvae, dans deux contextes phytogéographiques et culturels contrastés. Les fondements de la culture sont-ils transversalement préservés, et si non, les divergences dépendent-elles surtout de l'effet de voisinage interethnique ou de l'effet écosystémique ?

La conjugaison de ces trois référentiels (figure 1), devait permettre de mieux cerner :

- la dynamique propre du système de production mvae ;
- son originalité par rapport à d'autres sociétés d'essarteurs forestiers d'Afrique centrale, comme témoignage de la diversité des stratégies agricoles fondées sur la pratique du brûlis ;

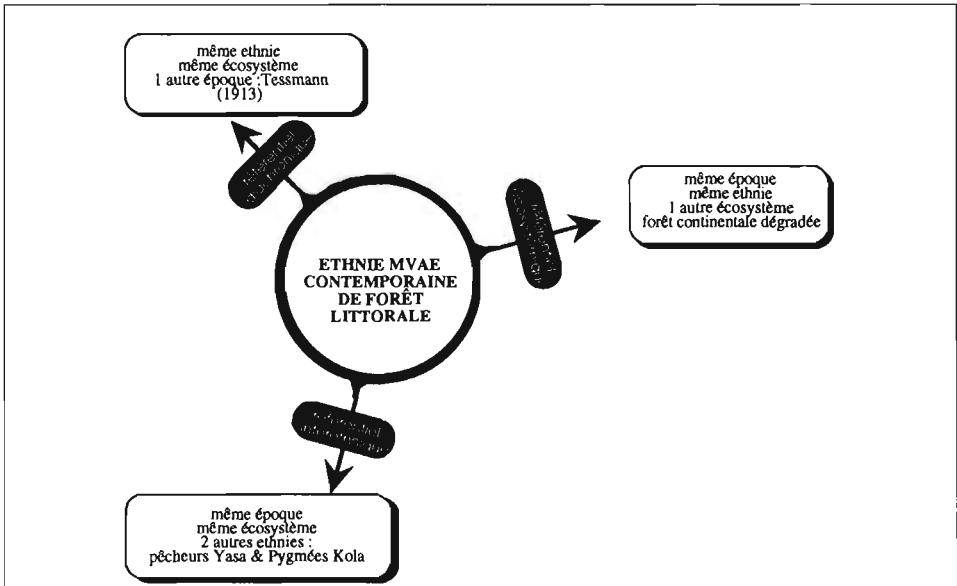


Figure 1. Référentiel de l'étude.

- la plasticité du système vis à vis de contextes écologiques différents, afin de mesurer l'influence effective du milieu sur la stratégie de production de la société.

À terme, l'objectif d'une telle démarche était de mettre en exergue les atouts et les faiblesses de l'économie étudiée, de manière à mieux orienter l'action du planificateur amené à intervenir sur ces écosystèmes menacés.

### Environnements biologiques et humains des Mvae contemporains

Les principales caractéristiques des deux régions étudiées sont résumées sur la figure 2 comparative. Dans les deux cas, le régime climatique est de type équatorial à quatre saisons. Seulement, le littoral est marqué par une pluviométrie supérieure à 2 500 mm., et le graphique ombrothermique souligne l'absence d'une véritable saison sèche. Dans le centre-sud, la pluviomé-

trie est inférieure à 1 500 mm. et deux vraies saisons sèches sont nettement mises en évidence par le graphique ombrothermique.

Les deux régions sont également distinctes sur le plan phytogéographique. Le littoral est recouvert d'une sylvie sempervirente dominée par les *Caesalpinaceae*. Cette dernière se décompose en une forêt de cordon littoral interrompue de mangroves, et une forêt plus continentale, dont la richesse en azobé (*Lophira alata*) témoigne d'une présence humaine ancienne en ces lieux (Letouzey, 1960). Ce secteur forestier littoral enclavé accueille une faune encore diversifiée. Le centre-sud est recouvert d'une forêt mixte de transition, combinant des éléments de forêt sempervirente et des éléments de forêt semi-caducifoliée. Cette zone de transition est sillonnée d'axes routiers anciennement peuplés, le long desquels s'étirent des cordons de forêt dégradée par l'occupation humaine et l'emprise cacaoyère. La

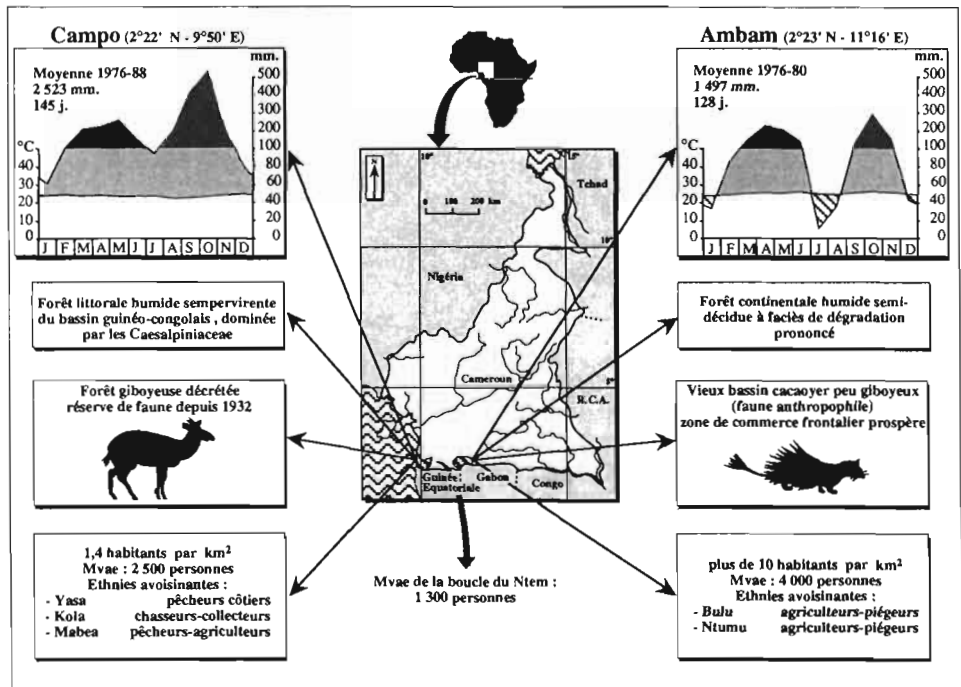


Figure 2. Arrondissements de Campo et d'Ambam, et leurs principales caractéristiques.

grande faune a depuis longtemps disparu de cette région.

Dans le littoral, la densité de population est inférieure à 1,4 habitant/km<sup>2</sup>. L'arrondissement de Campo a été décrété réserve de faune, cependant gérée de manière conservatrice et sans mise à contribution des populations à une quelconque gestion durable des potentialités du milieu. Par ailleurs, ce statut n'a pas empêché l'implantation d'une compagnie industrielle du bois, la Compagnie Forestière de Campo, qui exploite le périmètre de la réserve depuis 25 ans. Le centre-sud dispose d'une densité humaine de plus de 10 habitants/km<sup>2</sup>. Cette région, qui constitue le « vieux bassin cacaoyer du sud-Cameroun » (Leplaideur, 1985), est perçue comme prospère par ses vis à vis équato-guinéens et gabonais. En effet, elle draine un important commerce transfrontalier de denrées vivrières, qui s'est intensifié depuis l'instauration d'un marché de l'UDÉAC dans l'arrondissement d'Ambam.

L'environnement culturel des Mvae du littoral est composé de populations appartenant à des ensembles culturels et linguistiques distincts : les pêcheurs côtiers Yasa et les Pygmées Kola. Ces ethnies si différentes cohabitent de manière discrète mais entretiennent des rapports de voisinages marchands. Il ne peut véritablement s'agir de « relations interethniques », tant les passerelles culturelles sont ténues, et la démarcation identitaire est fortement revendiquée.

Dans le centre-sud par contre, les Mvae et leurs voisins appartiennent au même ensemble culturel pahouin. L'intercompréhension linguistique est totale, les référents rituels et symboliques sont les mêmes, et il faut remonter jusqu'aux escarmouches de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle ponctuant les derniers soubresauts de migrations (Laburthe-Tolra, 1981), pour relever des conflits entre ces communautés. Parfois, les liens forgés au cours de ces migrations se sont traduits par une homonymie clanique et le respect de règles d'exogamie, comme si les individus se reconnaissaient d'un seul et même clan. À l'opposé de l'isolement culturel constaté dans le littoral,

l'étrécissement des liens interethniques dans le centre-sud dégage une impression de dilution ethnique au profit d'une culture pahouine indifférenciée.

### Composantes de l'agroécosystème mvae

L'étude de l'agencement des composantes spatiales de l'agroécosystème, nous a permis de mettre en évidence plusieurs modes d'occupation des terres, que nous schématisons sur la figure 3. Les Mvae utilisent leur espace villageois dzyá sur la base de deux composantes majeures.

La première de ces composantes est la « brousse villageoise » (fɛɲ), caractérisée par une emprise temporaire et mouvante sur la forêt environnante, par l'entremise de l'agriculture itinérante sur brûlis. Le suivi de l'itinéraire culturel au niveau de cette « brousse villageoise » met en évidence trois types de champs complémentaires, se succédant au cours de l'année. Le premier est un champ de grande saison sèche, ou champ de premier cycle, (ã.fúɲ èsɛɲ) mis en culture après essartage<sup>(2)</sup>, et exploité en polyculture extensive. Ce champ est suivi d'un petit champ monoculturel de cultures dérochées, dont la plus fréquente est l'arachide (ã.fúɲ ò.wõndò). Les cultures dérochées, rares dans le littoral où la production agricole est essentiellement autoconsommée, gagnent en importance dans le centre-sud plus propice à l'écoulement des excédents vivriers. Enfin, un champ polyculturel de petite saison sèche, ou champ de second cycle (ã.fúɲ ò.yón), est réalisé sur jachère âgée de 5 à 7 ans (è.kòlɔk).

<sup>(2)</sup> L'essartage mvae consiste à préparer une portion de forêt primaire ɣ.fãɲ ou de forêt reconstituée mfɔs ã.fãɲ par abattage (partiel ou total) des arbres et nettoyage par le feu (brûlis), en vue de sa mise en culture. Les Mvae disposent de plusieurs termes pour caractériser les différentes étapes du processus : bɪndã pour « la parcelle en cours d'essartage », tɪfɪ pour « l'essart prêt à cultiver », ã.fúɲ pour « le champ en cours de production ». Cette pratique est conforme aux définitions de l'essartage (Barrau, 1972) et de son équivalent anglo-saxon « swidden » (Conklin, 1957).

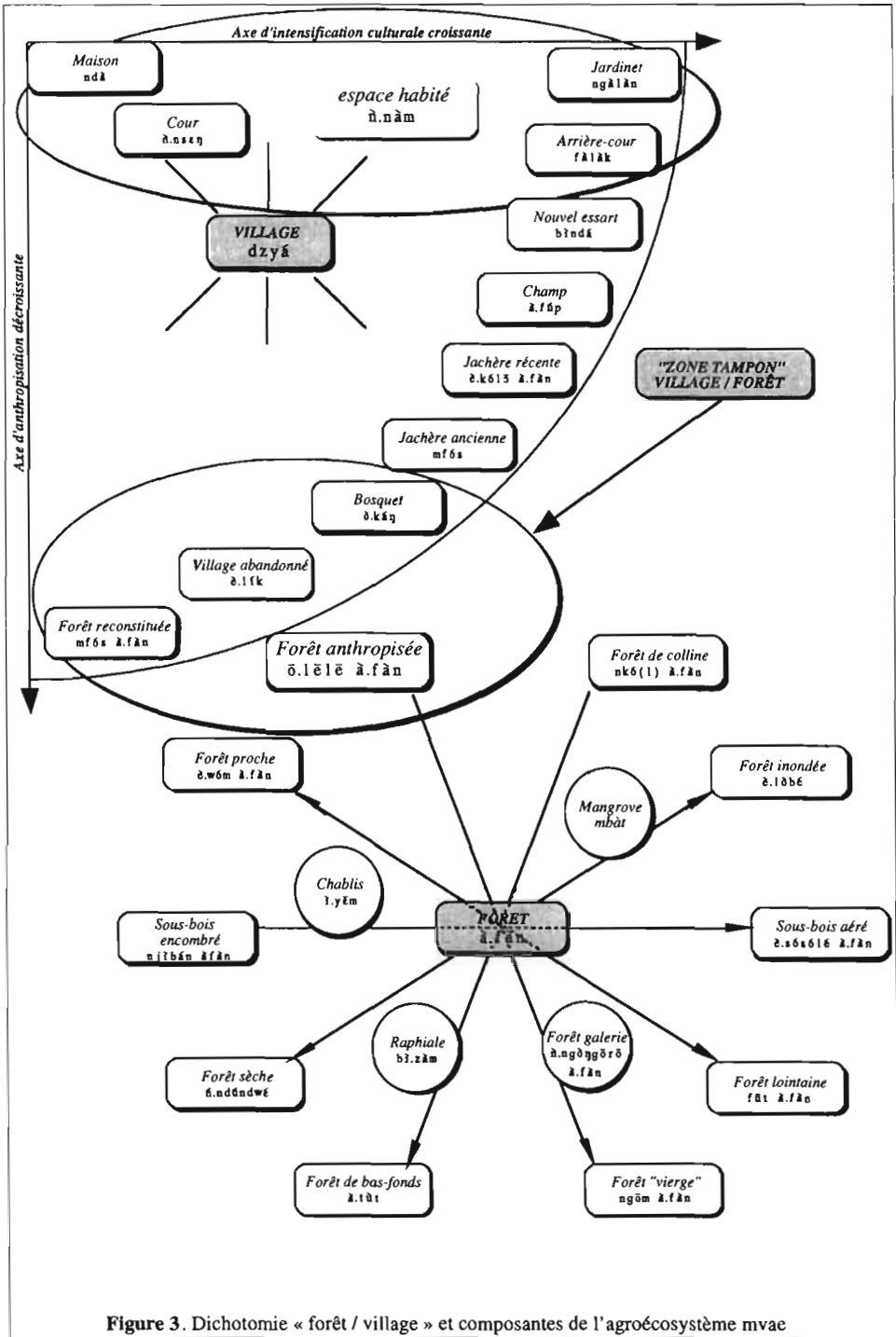


Figure 3. Dichotomie « forêt / village » et composantes de l'agroécosystème mvae

**Tableau 1.** Superficies moyennes des plantations vivrières par U.P.P. (en hectare) et densité des principales cultures (en nombre de pieds par hectare)

	Mvae Campo		Mvae Ambam			Yasa		Kola	
	1er cycle	2ème cycle	1er cycle	2ème cycle	Arachide intensif	1er cycle	2ème cycle	1er cycle	2ème cycle
<b>Superficies moyennes (en hectare)</b>									
par type de champ	0,65	0,41	0,31	0,32	0,21	0,47	0,34	0,43	0
total annuel	1,08		0,84			0,81		0,43	
V.E.C.A.[1]	≈ 2,4		≈ 1,9			≈ 1,8		≈ 0,9	
<b>Densité principales cultures (en nombre de pieds par hectare)</b>									
<i>Ananas comosus</i>	450	ε	100	2300	140	-	-	-	-
<i>Arachis hypogea</i>	37000	44000	ε	(récolté)	75000	-	-	ε	-
<i>Colocasia/ Xanthosoma</i>	2300	2500	800	150	60	ε	ε	600	-
<i>Cucumeropsis mannii</i>	1100	-	5240	-	-	-	-	370	-
<i>Dioscorea spp.</i>	600	60	1790	430	1140	-	-	620	-
<i>Ipomea batatas</i>	650	550	ε	140	-	-	-	200	-
<i>Brèdes</i>	840	1550	280	400	-	-	-	1200	-
<i>Manihot esculenta</i>	6000	4900	2000	2000	1940	9300	9300	4400	-
<i>Musa paradisiaca</i>	1200	1300	4160	2400	160	ε	ε	700	-
<i>Saccharum officinarum</i>	ε	ε	2000	1750	1340	-	-	-	-
<i>Zea mays</i>	2100	2900	2500	2100	150	-	-	600	-

[1] : Vivrier Exploité Chaque Année (100 % année en cours + 100% année -1 + 20 % année -2)  
 ε : présent dans parcelle, mais absent du transect de comptage ; - absent de la parcelle

Les conditions démographiques permettent une pratique de l'agriculture itinérante certes consommatrice de terres, mais basée sur une jachère longue et peu nuisible au milieu. Toutefois, le littoral subit une contrainte climatique consistant en une petite saison sèche peu marquée. Les Mvae doivent créer un plus grand essart de premier cycle pour compenser le risque climatique sur le champ de second cycle, qui sera toujours réalisé sur jachère, de manière à éviter des pertes de temps en travaux d'abattage. Il en résulte un fort dimorphisme entre les champs des deux cycles, tant sur leur superficie que sur leur composition. Dans le centre-sud, les deux champs principaux sont de taille similaire. Le risque climatique pèse moins sur le second champ (cf. graphiques ombrothermiques de la figure 2), mais une contrainte socio-économique liée à la cacaoculture incite malgré tout à cultiver sur jachère : en petite saison sèche, les cultivateurs sont accaparés par leurs plantations cacaoyères, et doivent compenser par un défrichement anticipé, réalisé dans le cadre du gardiennage de la parcelle du cycle précédent.

La seconde composante majeure de l'agrosystème est « l'espace habité » (ñ.n.àm). La

vocation de cet espace est avant tout sociale, bien qu'il serve de cadre à une forme d'exploitation agricole permanente. Cette agriculture permanente de case intervient dans un contexte culturel ancien qui met en vis à vis deux espaces sociaux : la cour ñ.n.s.è.η, espace affiché sous contrôle masculin, et l'arrière-cour f à l à k, espace occulte et domaine des femmes. Cet antagonisme social constitue l'un des fondements de l'habitat pahouin. Sous l'injonction des autorités coloniales, l'habitat s'est progressivement stabilisé le long des grands axes carrossables. L'agencement spatial des villages s'en est trouvé sensiblement altéré, mais a perpétué cet antagonisme « cour-arrière-cour ». L'arrière-cour agroforestière se comporte comme une interface entre le champ itinérant et l'habitat. C'est un « lieu de consommation » indissociable de l'établissement familial, qui peut être qualifié d'« improductif » dans le sens où, pour paraphraser Sigaut (1975), ils constitue un sous-système spécialisé, usant partiellement des forces de production à des fins certes d'autoconsommation, mais aussi d'agrément, d'ostentation, voire d'expérimentation. Par contraste, le champ constitue un « lieu de production », dont la fonction première

Tableau 2. Effectif comparatif des cultigènes et cultivars alimentaires entre Mvae contemporains, Mvae de l'époque de Tessmann, Yasa et Kola

		Total région spp.;var.	Mvae Campo spp.;var.	Mvae Ambam spp.;var.	Pêcheurs Yasa spp.;var.	Pygmées Kola spp.;var.	Epoque Tessmann spp.;var.
<b>FECULENTS</b>							
<b>Plantes à tubercules</b>							
Ignames	<i>Dioscorea spp.</i>	5 ; 8	5 ; 8	5 ; 5	4 ; 4	5 ; 6	4 ; 5
Manioc	<i>Manihot utilissima</i>	1 ; 34	1 ; 16	1 ; 5	1 ; 15	1 ; 5	1 ; 7
	cultivars manioc peu amers	1 2	6	2	5	3	?
	cultivars manioc amers	2 2	10	3	10	2	?
Taro	<i>Colocasia esculenta</i>	1 ; 2	1 ; 1	1 ; 2	0 ; 0	1 ; 2	1 ; 2
Macabo	<i>Xanthosoma sagittifolia</i>	1 ; 2	1 ; 2	1 ; 2	1 ; 2	1 ; 2	1 ; 2
Patate douce	<i>Ipomea batatas</i>	1 ; 2	1 ; 2	1 ; 2	1 ; 2	1 ; 2	1 ; 1
Pomme de terre	<i>Solanum tuberosum</i>	1 ; 2	0 ; 0	1 ; 2	0 ; 0	0 ; 0	0 ; 0
<b>Plantains</b>							
	<i>Musa paradisiaca</i>	1 ; 17	1 ; 9	1 ; 9	1 ; 7	1 ; 4	1 ; 25
<b>PLANTES À SAUCE</b>							
Courges et potiron	<i>Cucumeropsis mannii</i> <i>Cucurbita maxima</i>	1 ; 4 1 ; 1	1 ; 4 1 ; 1	1 ; 1 1 ; 1	1 ; 2 0 ; 0	0 ; 0 0 ; 0	1 ; 3 1 ; 4
Aubergines [1] et morelle	<i>Solanum spp.</i> <i>Solanum scabrum</i>	2 ; 3 1 ; 1	2 ; 2 1 ; 1	2 ; 2 1 ; 1	2 ; 3 0 ; 0	1 ; 1 0 ; 0	1 ; 1 0 ; 0
Légumineuses	<i>Arachis hypogea</i> <i>Phaesolus vulgaris</i>	1 ; 5 1 ; 1	1 ; 3 0 ; 0	1 ; 4 1 ; 1	0 ; 0 (1 ; 1)	0 ; 0 0 ; 0	1 ; 3 0 ; 0
Brèdes		[2] 12 ; 14	10 ; 13	10 ; 13	8 ; 9	5 ; 5	5 ; 8
Condiments		[3] 9 ; 9	7 ; 7	7 ; 7	6 ; 6	4 ; 4	5 ; ?
<b>PLANTES DE BOUCHE, D'ENCAS OU À ALCOOL</b>							
Ananas	<i>Ananas comosus</i>	1 ; 1	1 ; 1	1 ; 1	1 ; 1	1 ; 1	0 ; 0
Banane fruit	<i>Musa sapientum</i>	1 ; 9	1 ; 7	1 ; 5	1 ; 6	1 ; 4	1 ; 2
Canne à sucre	<i>Saccharum officinarum</i>	1 ; 7	1 ; 5	1 ; 5	0 ; 0	0 ; 0	1 ; 1
Maïs	<i>Zea mays</i>	1 ; 4	1 ; 4	1 ; 2	0 ; 0	1 ; 2	1 ; ?
<b>TOTAL</b>		<b>40 ; 126</b>	<b>37 ; 87</b>	<b>38 ; 70</b>	<b>29 ; 59</b>	<b>26 ; 42</b>	<b>26 ; 71 (+n)</b>

[1] : *Solanum aethiopicum* cv-gilo et *S. macrocarpon*

[2] : Amaranthes, baselle, célosie, corète potagère, pourpier, aubergine, grassé, vernonies, rumex, dissotis et solanée

[3] : gombo, maniguette, piments, tomate, margose et basilics

est de satisfaire les besoins alimentaires de l'unité de production.

Une étude à la fois floristique et structurale de l'arrière-cour <sup>(3)</sup> a montré que la domestication de cet espace s'est consolidée essentiellement à partir d'essences exotiques. Le ratio « plantes introduites/plantes natives » varie entre 2,7/1 et 4/1 en nombre d'espèces, alors qu'il varie dans des proportions diamétralement inverses en nombre d'individus. La fonction agroforestière de ces arrière-cours est donc récente et certainement à imputer à la fixation progressive de l'habitat. Néanmoins, l'attitude à l'égard des arbres qui les composent continue à

relever de la collecte, plutôt que d'une arboriculture à proprement parler (Dounias, 1992).

### Plantes cultivées alimentaires sous l'angle des trois référentiels

La langue mvae réunit les plantes cultivées sous le terme *ē.b.ē.b.ē.η* « les choses plantées », terme dérivé de *ā.b.ē.η* « planter » ou « semer de manière ordonnée ». Cette appellation fédère en réalité quatre groupes fonctionnels de plantes.

Le premier groupe relève de l'**arboriculture de rente**. Dans le centre-sud, il s'agit de la cacao-culture, qui assure la base de l'économie des agriculteurs de cette région. La région du littoral contient d'anciennes cocoteraies. Les Mvae et les Kola ne plantent quelques cocotiers que de manière diffuse dans la cour villageoise.

<sup>(3)</sup> À l'aide de clichés aériens, de levés de profils structuraux, puis de recoupements avec les descriptions de Tessmann (Dounias *et al.*, ce volume).



Le second groupe réunit les **arbres fruitiers ou utiles, plantés ou transplantés**, nommés  $b\bar{i}.l\acute{e}.b\bar{i}.b\bar{e}\eta$ , et dont la production est essentiellement destinée à l'autoconsommation. Ces arbres sont indissociables de l'espace social  $\bar{n}.n\bar{a}m$ , mais se font plus rares au niveau de aires de culture, à l'exception toutefois du palmier à huile (*Elaeis guineensis*). Côté cour, outre le cocotier (*Cocos nucifera*) déjà cité, les plus remarquables sont le safoutier (*Dacryodes edulis*) et le manguier (*Mangifera indica*). Les agrumes (*Citrus spp.*), l'arbre à pain (*Artocarpus altilis*), l'avocatier (*Persea americana*), le papayer (*Carica papaya*), le corossolier (*Annona muricata*), le goyavier (*Psidium guayava*) et bien d'autres, sont plutôt plantés dans l'arrière-cour agroforestière.

Le troisième groupe est composé des **cultures « domestiques » à usage non alimentaire**. Pour nombre d'entre elles, le statut de « cultivée » est discutable et leur exploitation varie nettement d'un village à l'autre. La majorité des cultures non alimentaires est plantée à proximité de l'habitat, ce qui explique leur persistance comme rudérales dans les sites d'anciens villages. Ces cultures peuvent être ordonnées selon cinq catégories :

- le tabac et ses succédanés (*Nicotiana spp.*, *Cannabis sativa*) ;
- les plantes à ustensiles, comprenant des feuilles d'emballage (les Marantaceae *Halopogon azurea* et *Maranthocloa holostachya*), les calebassiers (*Lagenaria siceraria*, *Crescentia cujete*), mais également des plantes à fibres (*Urena lobata*, *Bixa orellana*) ;
- les plantes à usages narcotiques, qu'elles soient herbacées (*Justicia extensa*), arbusitives (*Oubanguia alata*) ou lianescentes (*Strophantus gratus*) ;
- les plantes ornementales, réunies sous le terme générique  $s\bar{a}m$  « fleurs ». Certaines de ces plantes sont aussi des marqueurs de propriété. Par exemple, les panaches rouges persistants de *Cordyline terminalis* (Agavaceae), plante bouturée sur les sépultures,

permettent de revendiquer un droit inaliénable sur d'anciens villages abandonnés ;

- enfin, les plantes à usages médicinaux multiples, comme *Cassia alata*, *C. singueana*, certaines Crassulaceae (*Bryophyllum pinna-tum*, *Kalanchoe crenata*) ou encore *Acanthus montanus*. Ces plantes, dissimulées dans le sous-bois de l'arrière-cour, finissent par disséminer spontanément.

Le dernier groupe, sur lequel nous allons concentrer notre analyse dynamique, rassemble les **cultures alimentaires**. Les Mvae les nomment plus spécifiquement  $b\bar{i}.b\bar{e}\eta\ b\bar{i}.d\bar{z}\bar{i}$  « les nourritures plantées », expression dérivée de  $\acute{a}.d\bar{z}\bar{i}$  « manger ». Les plantes cultivées alimentaires peuvent être à leur tour ordonnées suivant trois sous-groupes, représentatifs de la composition-type d'un repas dans le sud Cameroun forestier :

- les féculents fournissant l'aliment énergétique de base au repas ;
- les plantes servant à agrémenter la sauce d'accompagnement  $f\bar{y}\acute{a}\eta$ , et qui peuvent être utilisées seules, mariées entre-elles, ou encore associées à de la viande ou du poisson ;
- les plantes alimentaires de bouche, d'encas ou à alcool.

#### Les plantes cultivées alimentaires sous l'angle du référentiel diachronique

La figure 4 permet de suivre l'évolution du nombre de plantes alimentaires cultivées entre l'époque de Tessmann et l'époque contemporaine (Mvae d'Ambam et Mvae de Campo réunis). Une propension à la diversification apparaît nettement à la lecture de cette figure : au début du siècle, l'inventaire des genres et des espèces, obtenu à partir des écrits de Tessmann (21 genres et 26 espèces) était inférieur à celui obtenu aujourd'hui (28 genres et 38 espèces). Un constat marquant vis à vis de l'agriculture contemporaine du sud Cameroun, est qu'elle est surtout composée de plantes exotiques. La com-

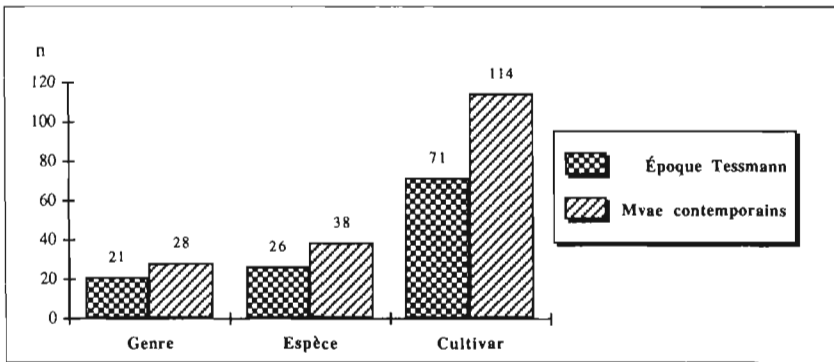


Figure 4. Comparaison des effectifs de plantes alimentaires cultivées par les Mvae entre le début du siècle et aujourd'hui

position spécifique actuelle des champs des cultivateurs de cette région, n'est donc pas représentative de l'horticulture développée par leurs ancêtres.

Les plantes qui traduisent le mieux ce phénomène sont celles qui fournissent la base énergétique des repas. La majorité des féculents sont des plantes à tubercules (bĩ.dzĩ bĩ.sĩ) « les nourritures de la terre ». Certains tubercules indigènes cultivés au siècle dernier ont totalement disparu de l'agriculture contemporaine du sud Cameroun, notamment *Plectranthus esculentus*, une Lamiaceae pérenne à port érigé, qui est aujourd'hui confinée à des massifs à agriculture ancienne de savane soudano-guinéenne (Seignobos, à paraître).

Le cas de régression le plus éloquent est celui de l'igname. Auparavant, l'igname constituait la base de l'agriculture pahouine, et symbolisait la culture noble (ã.tĩ) par excellence. C'était d'ailleurs la seule culture confiée à la responsabilité des hommes. Sa valeur sociale a régressé avec l'apparition du plantain, puis du manioc. L'existence ou non d'aires de stockage à ignames est un excellent indicateur de la persistance ou de la dénaturation du mode d'horticulture axé sur ce tubercule. En effet, outre leur simplicité de mise en culture, les plantes qui lui ont succédé ont l'avantage d'être laissées en stockage sur pied. Chez les Mvae, le grenier à ignames à.kák, sorte d'auvent fermé composé de

panneaux d'écorce et d'une toiture en folioles de raphia, était auparavant implanté au champ. Au fil de la régression de la culture de l'igname, ce grenier s'est transposé dans la cuisine, sous forme de grands paniers à.ngũn (zone d'influence ntumu) ou de larges claies (zone d'influence bulu). Victime de ses contraintes agronomiques, l'igname a vu également sa valeur ostentatoire ternie par la baisse de participation des hommes à l'agriculture de subsistance, ceux-ci étant accaparés par des activités à vocation plus mercantile, comme la cacao-culture et la chasse commerciale. Les cultigènes d'ignames employés aujourd'hui diffèrent de ceux du début du siècle. L'igname trifoliolée (*Dioscorea dumetorum*) et l'igname à bulbilles (*D. bulbifera*) ont régressé à cause de risques de confusion avec les individus sauvages et toxiques des mêmes espèces, qui prolifèrent en zone de lisière (Hladik et Dounias, 1993). En revanche, des cultigènes introduits, inconnus ou de faible importance du temps de Tessmann, ont pris par la suite de l'importance : plusieurs clones du complexe *D. cayenensis-rotundata*, l'igname asiatique à tige ailée *D. alata*, enfin *D. esculenta*, introduite plus tardivement d'Indo-Océanie (Haudricourt et Hédin, 1943). Cette dernière espèce est appréciée pour sa maturité précoce (6 mois) et le faible enfouissement de son tubercule.

La seconde catégorie de féculents qui caractérise l'agriculture mvae ancienne est la **banane**



**Photo 15.1.**  
Champ polycultural de grande saison sèche, mis en culture sur forêt après essartage. (Cliché E. Dounias, avril 1990)



**Photo 15.2.**  
Champ monocultural d'arachide, mis en culture sur jachère courte. (Cliché E. Dounias, février 1991)

**plantain** (*Musa paradisiaca*). Cette plante d'origine indo-malaise, ne pouvant être reproduite que par transplantation de rejets, a gagné l'Afrique dès le VI<sup>ème</sup> siècle *via* Madagascar, et allait durant un millénaire traverser l'Afrique d'est en ouest, jusqu'à supplanter les plantes natives à tubercules et devenir la culture de base des Pahouins. Ce n'est que sur des franges limitées du littoral que le manioc, arrivé seulement deux siècles plus tard, allait porter ombrage à l'hégémonie du plantain. À l'heure actuelle, le plantain

reste la culture vivrière prédominante des Mvae du centre-sud, mais il est le seul cultigène dont le nombre de cultivars ait sensiblement diminué. Au début du siècle, Tessmann dénombrait chez les Fang-Ntumu 25 cultivars de plantains, alors que nous n'en avons répertorié que 17 chez les Mvae contemporains. Il faut cependant éviter l'extrapolation qui consisterait à estimer l'importance d'une culture au nombre de ses variétés. Le fait que le nombre de cultivars d'ignames ait augmenté depuis l'époque de Tessmann

(8 aujourd'hui contre 4 auparavant), alors que cette culture a perdu son leadership social et agricole, est un exemple qui incite à la prudence.

Les autres féculents qui caractérisent l'agriculture mvae actuelle sont des tubercules d'origine américaine. Le principal d'entre-eux est le **manioc**. La présence du manioc en Afrique est attestée au Congo en 1611, mais sa diffusion, tributaire d'une introduction « volontaire »<sup>(4)</sup>, s'effectue lentement en zone forestière au cours du XVII<sup>ème</sup> siècle (Bahuchet, 1990). Il est d'abord consommé en tant que brède, son introduction n'ayant pas été accompagnée des techniques de détoxification du tubercule, pratiquées dans les néotropiques (Bahuchet, 1989). Le manioc a sensiblement modifié l'agriculture du bassin forestier congolais, et il est devenu l'aliment de base de la plupart des sociétés du littoral camerounais. Les avantages qui lui sont habituellement reconnus sont sa simplicité de mise en culture par bouturage, son accommodation à une large gamme de sols, et sa faculté à stocker sur pied. Comme la majorité des cultivateurs de manioc, les Mvae du sud-Cameroun cultivent surtout des cultivars « amers ». Sur les 26 cultivars répertoriés pour cette ethnie, 17 sont déclarés « amers », c'est à dire que leur consommation nécessite une détoxification préalable. Les 9 espèces restantes dites « douces », contiennent pourtant de la linamarine (Cook et Coursey, 1981), mais leur amertume est jugée suffisamment faible pour que la cuisinière fasse l'économie d'un rouissage préliminaire.

Un autre tubercule américain est aujourd'hui largement cultivé en façade atlantique de l'Afrique centrale : le **macabo** (*Xanthosoma sagittifolium*). Contrairement au taro (*Colocasia esculenta*) cultivé depuis longtemps par les Pahouins, mais dont les conditions d'apparition en Afri-

que restent nébuleuses (Haudricourt et Hédin, 1943 : 154), l'arrivée du macabo est datée avec précision : il est introduit en 1842 de Jamaïque par des pasteurs noirs baptistes, et gagne l'Afrique par l'île de Fernando Po (Ardener, 1956 : 45). Tessmann en estime l'utilisation par les Pahouins à partir de 1880. L'appellation « yaundo » du macabo en Centrafrique (Bahuchet, com. pers.) confirme d'ailleurs sa pénétration en Afrique centrale par la façade atlantique. Taro et macabo comportent chacun deux cultivars au sud-Cameroun, distingués à la couleur de la chair. Les feuilles des cultivars de taro et de macabo riches en anthocyane sont également consommées comme brèdes. Le dernier féculent présent au début du siècle est la **patate douce** (*Ipomea batatas*). Pour Tessmann, cette culture n'en était qu'au stade expérimental, et circonscrite au jardin de case. Prenant progressivement de l'importance, ce tubercule a migré vers l'essart, mais sa culture a conservé des proportions modestes. Les Mvae reprochent à la patate douce de ne pas bien « tenir le ventre », la saveur sucrée accélérant le sentiment de satiété bien avant la réplétion.

Les principales acquisitions de ce dernier siècle sont surtout du domaine des **plantes à sauces**. Plusieurs de ces plantes ont un statut de cultivé ambigu et difficile à dater : il s'agit de plantes natives, souvent commensales de l'Homme, et qui existaient déjà du temps de Tessmann, mais à l'état subspontané (è.d z y ā w ū m) « elles poussent seules ». Leur dissémination naturelle est parfois complétée par un pseudo-semis désordonné. Les Mvae mélangent les petites graines à une poignée de terre qu'ils épandent à la volée à .my à s. Ces plantes sont majoritairement des brèdes, les plus communes étant la corète (*Corchorus olitorius*), le pourpier (*Portulaca oleracea*), et les aubergines (*Solanum aethiopicum* et *S. macrocarpon*), fédérés sous le terme générique z ō m. Un groupe de brèdes indigènes, non signalé par Tessmann, mais qui a acquis une valeur économique et gastronomique appréciable, réunit plusieurs espèces du genre *Vernonia*.

<sup>(4)</sup> Comme l'évoque Bahuchet (1989), le manioc et le maïs servaient à alimenter le personnel navigant des navires portugais joignant le Brésil à l'Afrique. Seulement le maïs, stocké à l'état de graine, donc de semence, put diffuser plus rapidement que le manioc, qui était convoyé à l'état de farine.

Ces brèdes à large spectre d'amertume sont appelées *nd ò l é*, du nom d'un plat duala réputé. Les Mvae et les Yasa les cultivent en haie à proximité des cases, alors que les Pygmées Kola exploitent l'espèce peu amère *V. hymenolepis* comme plante de collecte.

Les plantes à sauces comportent également des condiments, parmi lesquels les basilics (*Ocimum canum* et *O. gratissimum*), et la maniguette (*Aframomum melegeta*). La systématisation de la culture de maniguette doit beaucoup à ses fonctions de « piment de sorcellerie », cette Zingiberaceae officiant au sein de nombreux remèdes magiques. À l'inverse, des plantes qui sont décrites par Tessmann comme cultivées, sont aujourd'hui délaissées et viennent grossir le contingent des commensales spontanées, collectées occasionnellement au pourtour des cases. C'est le cas de plusieurs plantes indigènes regroupées sous le générique *è. s ā η*, que nous traduirions par « oseille », comprenant notamment *Rumex abyssinicus*, *Dissotis decumbens* et *Hibiscus acetosella*. Des plantes exotiques sont apparues plus tard au sein du groupe des plantes à sauces. Les brèdes introduites, réunies par le Mvae sous le terme français d'« épinards », rassemblent des amaranthes d'origine probablement asiatique (*Amaranthus cruentus* et *A. dubius*), la baselle d'origine ceylanaise (*Basella alba*), la solanée (*Solanecio angulatus*), le grassé (*Talinum triangulare*), ou encore la célosie américaine (*Celosia argentea*). Enfin, les acquisitions les plus récentes concernent des cultures à valeur spéculative, qui alimentent les marchés vivriers frontaliers : l'oignon (*Allium cepa*), le haricot (*Phaseolus vulgaris*) et les cultures d'agrément que sont la tomate (*Lycopersicon esculentum*) et la margose (*Momordica charantia*).

Les **plantes de bouche, d'encas ou à alcool**, n'ont guère changé depuis l'époque de Tessmann. La seule nouveauté est l'ananas, cultigène inclus par les Mvae dans un ensemble de plantes succulentes nommées *à. y à η* (parmi lesquels nous trouvons plusieurs *Aloë* et *Crinum*), toutes dotées de vertus propitiatoires et protectrices.

Le maïs, arrivé par la côte en même temps que le manioc, a parcouru un long détour avant de redescendre sur le littoral sud-camerounais par le nord-est, suivant l'axe des migrations pahouines de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. En effet, son appellation *f ò n*, commune à toute les ethnies pahouines, est probablement dérivée du terme Gbaya signifiant « mil » (Alexandre, 1965). La particularité de cette céréale tolérante à l'humidité, réside dans son adaptation à un mode d'agriculture pourtant basé sur le bouturage de « plantes à clones » (Haudricourt, 1964). C'est en effet ce qui différencie l'horticulture forestière, qualifiée de « fouissage » par Portères (1951), de l'agriculture de savane dominée par la céréaliculture ou « plantes à lignée ». Les graines de maïs étant placées dans un poquet, chaque semis subit ainsi un traitement individuel, assimilé à celui d'une bouture (Bahuchet, 1989).

La canne à sucre, d'origine indochinoise, avait plus d'importance à l'époque de Tessmann qu'elle n'en a maintenant : aujourd'hui simplement mâchée comme friandise, la canne à sucre était la plante la plus utilisée pour la préparation de boisson alcoolisée *mè. l āmb ā*.

### Les plantes cultivées alimentaires sous l'angle du référentiel écosystémique

La figure 5 compare entre les communautés mvae actuelles du littoral et du centre-sud, l'effectif en plantes cultivées alimentaires. Peu de différences sont à noter à l'échelle du genre et de l'espèce entre les deux communautés : 28 genres chacune pour 29 genres totaux répertoriés et respectivement 37 et 38 espèces pour 40 espèces totales répertoriées.

La seule espèce qui diffère entre les Mvae de Campo et leurs homologues d'Ambam est la pomme de terre (*Solanum tuberosum*). L'apparition de la pomme de terre dans l'agriculture mvae est récente, ce tubercule n'ayant été introduit que durant l'époque coloniale. Sa culture restant inféodée aux terroirs ayant accès aux marchés, le contexte de commerce frontalier qui caractérise Ambam se prêtait mieux à une telle

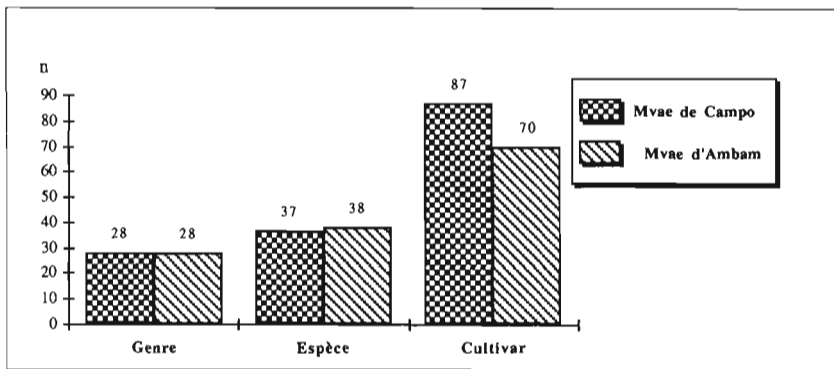


Figure 5. Comparaison des effectifs de plantes cultivées alimentaires cultivées entre communautés mvae contemporaines de Campo et d'Ambam

adoption. Le même phénomène, moins amplifié, est observé pour la tomate, l'oignon et la margose, également d'introduction récente. Bien que présentes à Campo, ces cultures connaissent un plus franc succès à Ambam, mieux doté en marchés locaux permettant l'écoulement de ces produits maraîchers. La dernière culture d'introduction récente, mieux adaptée au contexte économique du centre-sud, est le haricot (*Phaseolus vulgaris*). Cette légumineuse est apparue à l'initiative des travailleurs temporaires originaires des plateaux de l'ouest du pays, qui viennent saisonnièrement louer leur force de travail pour la récolte du cacao. La culture du haricot assure au planteur mvae une meilleure prise en charge de ces temporaires saisonniers, la nourriture dispensée pouvant être déduite de la rémunération.

Une nette différence apparaît entre les deux aires de peuplement mvae en ce qui concerne la diversité en cultivars, différence largement au profit des Mvae du littoral. Le tableau 2 montre que cette différence ne peut être imputée au plantain, pourtant préféré à tout autre féculent dans le centre-sud (respectivement 9 et 10 cultivars recensés à Campo et à Ambam). C'est bien sur le manioc que se situe toute la différence de l'agriculture de subsistance entre les deux communautés : 16 cultivars dans le littoral, contre 5 seulement à Ambam. L'importance croissante du manioc au fur et à mesure que l'on se rappro-

che de la côte souligne l'influence jouée par les Bantu côtiers (Yasa, Batanga, Mabea), donc l'impact du voisinage culturel sur le comportement alimentaire. Le manioc n'est consommé dans le centre-sud que durant la récolte du cacao, période durant laquelle les foyers sont contraints de séjourner dans les campements cacaoyers. Les planteurs mettent à profit sa facilité de transport et sa conservation sous forme de farine séchée et agglomérée en boules (« couscous »). L'adoption du manioc n'a pas abouti à une substitution totale des féculents plus anciens, mais constitue une adjonction qui n'implique pas un reniement du plantain. L'igname a certes rétrogradé de son statut de culture prestigieuse antique à celui de tubercule d'appoint. Mais la place similaire qu'elle occupe dans les deux communautés suggère bien que c'est l'arrivée du plantain, et non celle du manioc, qui est à l'origine de cette régression.

L'arachide est la seule légumineuse d'importance au sein de l'agriculture sud-camerounaise, et il en était déjà ainsi au début du siècle. L'arachide a également la particularité d'être à la fois une plante d'autoconsommation et une plante de rente. Pour répondre à cette double finalité, cette légumineuse bénéficie d'un assolement en monoculture intensive. C'est pourquoi les parcelles d'arachide en dérobée sont fréquentes dans le centre-sud, mais plutôt rares dans le littoral

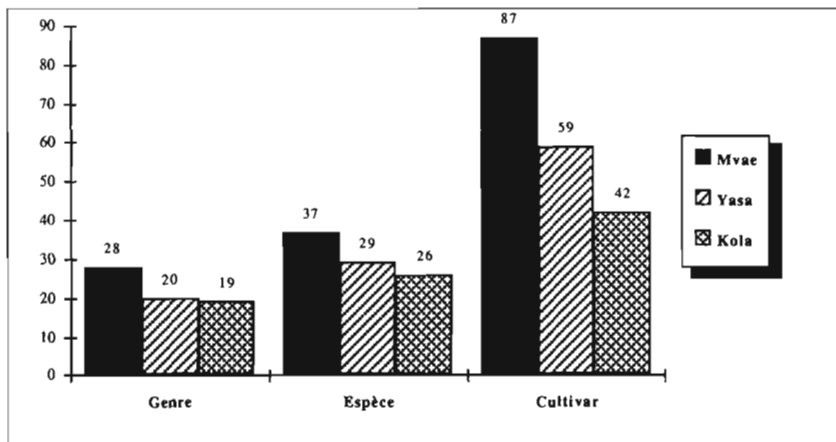


Figure 6. Comparaison des effectifs de plantes cultivées alimentaires cultivées entre populations contemporaines de la réserve de Campo

enclavé (tableau 1). La culture de la canne à sucre est également plus développée dans la région d'Ambam. La raison tient à la confection de vin de canne à sucre, qui s'est perpétuée dans le centre-sud alors qu'elle a disparu chez les Mvae du littoral, plutôt consommateurs de vin de palme. Le vin obtenu par fermentation du jus de canne durant 4 à 5 jours puis adjonction d'écorce de *Garcinia* spp., alimente un petit commerce féminin local.

La courge (*Cucumeropsis mannii*) est une autre plante vis-à-vis de laquelle les Mvae du centre-sud se sont montrés plus conservateurs. Ce cultigène compte trois cultivars, dont le plus ancien est à port rampant. Ses fruits oblongs produisent des graines dont la dureté exige qu'elles soit cassées par percussion pour en prélever l'amande, ce qui représente un surcroît de travail considérable. Les cultivars plus récents, mais non cultivés par les Mvae du centre-sud, ont un port plus érigé, un cycle de maturation plus court, et leurs fruits sphériques contiennent des graines plus tendres, susceptibles d'être cassées sans outil par des doigts experts. La pâte de courge est un mets noble agrémentant les repas à vocation ostentatoire, et il peut être perçu comme un manque de respect de servir une pâte issue des cultivars à graines tendres. L'adoption de ces

nouveaux cultivars a donc eu pour effet de réhausser le statut prestigieux de la variété ancienne.

#### Les plantes cultivées alimentaires, sous l'angle du référentiel interethnique

La figure 6 compare l'effectif en plantes cultivées alimentaires entre les trois populations de l'arrondissement de Campo. Une hiérarchie en faveur des Mvae est nettement visible entre les trois ethnies, que l'on se positionne à l'échelle du genre, de l'espèce ou du cultivar. En reconsidérant le tableau 2, nous constatons que l'hégémonie agricole des Mvae ne porte pas sur les mêmes catégories de plantes, selon qu'elle s'exprime vis à vis des pêcheurs Yasa ou des Pygmées Kola.

Contrairement aux résultats de l'analyse écosystémique présentés ci-avant, le manioc n'est pas le cultigène qui permette d'expliquer le fossé de diversité entre les Yasa et les Mvae de la région littorale. Si le nombre total de cultivars de manioc mvae paraît élevé (26), la moyenne établie par village tombe à 7. Elle est donc inférieure aux 15 cultivars (dont 10 amers) dénombrés pour un seul village yasa. Le plantain n'est pas plus mis en cause dans cette différence d'effectif en faveur des Mvae : comme indiqué dans le tableau

2, 7 variétés de plantains ont été recensées chez les Yasa, ce qui n'est guère moins que chez les Mvae de la même région (9 variétés). L'essentiel des différences entre les deux populations provient des plantes à sauces, et plus précisément des brèdes. La caractéristique fondamentale qui distingue l'agriculture des deux communautés apparaît déjà : c'est l'ingrédient de base de la sauce. Chez les Mvae, cette sauce est surtout composée de plantes légumières cultivées, alors que les Yasa misent sur la composante dominante de leur économie, la pêche en mer.

La cause de l'écart de diversité entre les Mvae et les Kola est toute autre. En effet, les Kola cultivent les mêmes brèdes légumières que les Mvae. En revanche, leur agriculture paraît nettement moins pourvue en féculents de base, ignames exceptées : seulement 4 variétés de plantains et 5 variétés de manioc (dont 3 sont amères). Ces chasseurs-collecteurs sont sédentarisés depuis plus d'une quarantaine d'années (Loung, 1959), mais leur pratique de l'agriculture est toujours restée embryonnaire et ne leur fournit pas l'autonomie alimentaire escomptée vis à vis des villageois voisins (Dounias, 1987).

Les Kola donnent l'impression de cultiver ce qui est nécessaire à l'agrément des sauces, mais ne semblent pas miser sur leur propre agriculture pour satisfaire leurs besoins les féculents de base. Ces derniers ont alors deux origines : ils sont d'une part, fournis par la collecte forestière — notamment, par le déterrage des ignames sauvages dont nous avons recensé 7 espèces dans la région littorale — et sont d'autre part, obtenus auprès des agriculteurs Mvae qui en produisent de manière excédentaire (Dounias, 1993). Cette seconde option se concrétise sous forme de transactions diverses, depuis le simple troc jusqu'au salariat agricole saisonnier, alors rémunéré en produits de culture.

## **Conclusion**

L'étude comparative des plantes cultivées alimentaires suivant trois référentiels est un bon moyen de diagnostiquer la trame dominante des

stratégies de subsistance d'une société. L'étude **diachronique** met en évidence l'apparition de nombreuses cultures nouvelles au cours du XX<sup>ème</sup> siècle, au sein d'une agriculture mvae pourtant déjà diversifiée et largement autosuffisante. La régression, voire la disparition de certains cultigènes anciens est largement compensée par la diversité des acquisitions récentes. Cette diversification croissante touche surtout la catégorie des plantes à sauces et exprime un souci de varier les préparations, de disposer d'une plus large gamme potentielle de compositions de repas. Outre ses justifications agronomiques évidentes, le bien-fondé de la polyculture n'étant plus à démontrer, cette diversification traduit la recherche d'un hédonisme alimentaire, dans un contexte où les besoins alimentaires vitaux sont amplement couverts. Mais elle permet également aux Mvae d'axer leur subsistance sur les ressources cultivées et d'être moins tributaires des activités de prédation, si ce n'est dans l'apport carné qui doit être assuré par le piégeage et la pêche en eau douce.

L'étude **écosystémique** révèle que cette diversification ne s'est pas déroulée de la même manière sur toute l'aire de peuplement mvae. L'igname a perdu son hégémonie alimentaire et culturelle, et le voisinage d'ethnies côtières a certainement favorisé l'adoption du manioc. Mais dans le vieux bassin cacaoyer, les planteurs mvae se montrent toujours attachés au plantain, un atout du bananier étant de fournir un ombrage nécessaire aux jeunes cacaoyers, jusqu'à ce que ces derniers soient en mesure d'assurer leur auto-ombrage. Les Mvae d'Ambam expérimentent par ailleurs de nouvelles ressources vivrières à valeur spéculative (pomme de terre, maraîchage), car susceptibles de pallier le manque à gagner d'une cacaoculture en crise (Losch *et al.*, 1990).

L'étude **interethnique** souligne que la différence de diversité constatée entre essarteurs Mvae, pêcheurs côtiers Yasa et chasseurs-collecteurs Kola, est significative de l'intérêt porté à l'agriculture par chacune de ces sociétés. Les Mvae privilégient l'agrosystème au sein de leur



stratégie de production, leur agriculture performante et diversifiée étant à même de les dédouaner de toute activité de prédation. Les Kola adoptent une attitude diamétralement opposée : ils persistent sciemment à prélever une large part de leur ressources directement de la forêt, et se contentent d'une agriculture sommaire qu'ils feignent de ne pas maîtriser. Les Yasa ont opté pour une position médiane. La pêche en mer, activité qui rythme leur quotidien, nécessite l'entretien d'une agriculture d'appoint, honnête mais sans panache, car essentiellement consacrée à la production du complément alimentaire énergétique.

Au delà de l'étude des cultures alimentaires, et à l'échelle plus globale du système de production, l'analyse diachronique entre l'époque de Tessmann et l'époque contemporaine nous livre une sorte de « transformation de l'économie dans la continuité ». La forêt de la réserve de Campo peut être considérée comme conservée, et les composantes du système de production sont les mêmes qu'il y a un siècle. Si l'on met de côté l'apparition de produits manufacturés, les innovations endogènes interviennent dans un cadre technologique toujours préservé. Par contre, l'équilibre entre les différents sous-systèmes de production est déplacé. Cette approche diachronique nous invite à admettre que les populations forestières à économie de subsistance, loin d'être passésistes et figées, sont au contraire capables d'accuser des changements importants de leur organisation et de leur utilisation du milieu, sans pour autant compromettre leur spécificités culturelles.

L'analyse synchronique et interethnique conforte cet aspect, en soulignant la faculté de la société mvae à revendiquer une stratégie de subsistance qui lui soit propre, vis à vis d'un entourage culturel dont elle désire se démarquer. Cette démarcation ne dispense pas pour autant d'échanges économiques ponctuels, et susceptibles de générer des emprunts (manioc entre Yasa et Mvae), qui seront réajustées à la stratégie de la communauté assimilatrice. Les spécialisations et les particularités culturelles de chaque communauté sont reconnues par les autres et peuvent induire une valorisation psychoculturelle d'une production émanant d'une autre société. Sans contester les contraintes de l'environnement qui affectent le système de production, ce référentiel démontre que chaque société dispose d'un « libre arbitre culturel » (Gariné, 1990), qui doit nous mettre en garde contre toute interprétation déterministe des rapport de l'Homme à son milieu.

Enfin, l'analyse synchronique et écosystémique de l'économie mvae révèle des différences subtiles de stratégie sous l'effet combiné d'environnements biologiques et culturels différents. Mais malgré leurs économies discrètes, les deux communautés mvae ont un mode de perception semblable du monde qui les entoure et de leur intervention sur celui-ci. Les dissemblances superficielles interviennent dans un cadre technologique et culturel préservé, qui constitue une sorte de signature de la société.

## Bibliographie

- Alexandre, P. (1965). Protohistoire du groupe beti-bulu-fang : essai de synthèse provisoire. Paris, *Cahier d'Études Africaines*, V (20), 503-560.
- Ardener, E.W. (1956). *Coastal Bantu of the Cameroons (the Kpe Mboko, Duala-Limba and Tanga-Yasa)*. Londres, International African Institute, Ethnographic Survey of Africa.
- Bahuchet, S. (1989). *Les Pygmées Aka et Baka : contribution de l'ethnolinguistique à l'histoire des populations forestières d'Afrique centrale*. Paris, Université L. Descartes, Thèse de Doctorat d'État.
- Bahuchet, S. (1990). A historical background of cultivated plants in Central Africa. In: Hladik, C.M., Bahuchet, S. et Gariné, I. de (Eds.), *Food and nutrition in the African rain forest*. Paris, Unesco/MAB, pp 28-30.
- Barrau, J. (1972). Culture itinérante, culture sur brûlis, culture nomade, écobuage ou essartage ? Un problème

- de terminologie agraire. Paris, *Études Rurales*, **45**, 99-104.
- Conklin, H.C. (1957). Hanunó agriculture: a report on an integral system of shifting cultivation in the Philippines. Rome, F.A.O., *Forestry Development*, **12**.
- Cook, R.D. et Coursey, D.G. (1981). Cassava: a major cyanide-containing food crop. In: Vennessland, B., Conn, E.E., Knowles, C.J., Westley, J. et Wissing, F. (Eds.), *Cyanide in Biology*. London, Academic Press pp 93-114.
- Dounias, E. (1987). *Ethnoécologie et alimentation des Pygmées BaGyeli - Sud-Cameroun*. Le Havre, Institut Supérieur Technique d'Outre-Mer, rapport de stage.
- Dounias, E. (1992). Pratique agroforestière des agriculteurs de la réserve de Campo : à l'interface des ressources naturelles et des ressources cultivées. In: Kabala, M.D., Bedel, J. et Njine, Th. (Eds.), *Gestion des ressources de la biosphère et éducation relative à l'environnement*. Actes du Séminaire régional à Sangmélima (Cameroun), 6-10 mai 1991, Paris, Unesco-PNUD-MAB-Patrimoine Mondial, pp 198-210.
- Dounias, E. (1993). *Dynamique et gestion différentielles du système de production à dominante agricole des Mvae du sud Cameroun forestier*. Montpellier, Université des Sciences et Techniques du Languedoc, Thèse de Doctorat.
- Dounias, E., Hladik, A. et Hladik, C.M. (1995, *ce volume*). De la ressource disponible à la ressource exploitée : Méthodes de quantification des ressources alimentaires dans les régions forestières et les savanes du Cameroun, Chapitre 6, pp 55-64.
- Dugast, I. (1949). *Inventaire ethnique du Sud-Cameroun*. Yaoundé, Mémoires de l'Institut Français d'Afrique Noire.
- Garine, I. de (1990). Adaptation biologique et bien-être psycho-culturel. Paris, *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, numéro spécial, **2** (2), 151-174.
- Guthrie, M. (1967-70). *Comparative bantu: an introduction to the comparative linguistics and prehistory of the Bantu languages*. Londres, Gregg Press Ltd.
- Haudricourt, A.G. (1964). Nature et culture dans la civilisation de l'igname : l'origine des clones et des clans. Paris, *l'Homme*, **4** (1), 93-104.
- Haudricourt, A.G. et Hédin L. (1943). *L'homme et les plantes cultivées*. Paris, Gallimard (NRF).
- Hladik, A. et Dounias, E. (1993). Wild yams of the African forests as potential food resources. In: Hladik, C.M., Pagezy, H., Linares, O.F., Hladik, A., Semple, A. et Hadley, M. (Eds.), *Tropical forests, people and food: biocultural interactions and applications to development*. Paris, Unesco-Parthenon, Man and the Biosphere series, **13**, pp 163-176.
- Laburthe-Tolra, Ph. (1981). Essai de synthèse sur les populations dites « beti » de la région de Minlaaba (Sud du Nyong). In : Tardits, C. (Ed.), *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun*. Colloque International du CNRS de Septembre 1977, Paris, Éditions du CNRS, volume 2, pp 533-546.
- Leplaideur, A. (1985). *Les systèmes agricoles en zone forestière : les paysans du Sud-Cameroun*. Montpellier, CIRAD-IRAT.
- Letouzey, R. (1960). La forêt à *Lophira alata* (Banks) de la zone littorale camerounaise. Brazzaville, *Bulletins et Études Centrafricaines*, nlle série, **19-20**, 219-240.
- Letouzey, R. (1985). *Notice de la carte phytogéographique du Cameroun au 1/500 000°*. Document T.V. pour légende feuille B et cartes 3, 5 et 6. Toulouse, Institut de la Carte Internationale de la Végétation.
- Losch, B., Fusillier, J.-L., Dupraz, P. et Ndjoya, J. (1990). *Stratégies des producteurs en zone caféière et cacaoyère du Cameroun - quelles adaptations à la crise ?* Montpellier, CIRAD (DSA)/CCCE, Programme SILVIT, Collection « Documents Systèmes Agraires », **12**.
- Loung, J.-F. (1959). Les Pygmées de la forêt de Mill - un groupe de Pygmées camerounais en voie de sédentarisation. Bordeaux, *Les Cahiers d'Outre-Mer*, **12**, 1-20.
- Portères, R. (1951). Géographie alimentaire, berceaux agricoles et migrations des plantes cultivées en Afrique intertropicale. Paris, *Comptes-Rendus de la Société de Biogéographie*, **239-240**, 16-21.
- Potin, Ch. (1991). *Étude de faisabilité du projet de développement hydro-électrique de Memve'ele - rapport préliminaire d'analyse de l'état initial de l'environnement*. Yaoundé, Société Nationale d'Électricité / Japan International Cooperation Agency.
- Scheps, R. (1993). *La science sauvage - des savoirs populaires aux ethnosciences*. Paris, Éditions du Seuil.
- Seignobos, Ch. (à paraître). *Notice de l'Atlas de l'Extrême-Nord - République du Cameroun*. Coédition ORS-TOM, Centre Géographique National.
- Sigaut, F. (1975). La technologie et l'agriculture — terrain de rencontre entre agronomes et ethnologues. Paris, *Études Rurales*, **59**, 103-111.
- Tessmann, G. (1972, 2<sup>ème</sup> éd.). *Die Pangwe — Völkerkundliche Monographie eines westafrikanischen Negerstammes - Ergebnisse des Lübecker Pangwe-Expedition 1907-1909 und früherer Forschungen 1904-1907*. Berlin, Ernst Wasmuth 1913 (1<sup>ère</sup> éd.), New York, London, Johnson Reprint Corporation (2<sup>ème</sup> éd.).